

Analyses d'ouvrages

DUBLANCHET Alain - *Autobiographie de Félix d'Hérelle (1873-1949). Les pérégrinations d'un bactériologiste*, Éditions Médicales Internationales, 2017 (impression à la demande), 348 pages, 45 euros.

Le docteur Alain Dublanquet a choisi de publier ici les pages les plus importantes de l'autobiographie de Félix d'Hérelle déposée à l'Institut Pasteur de Paris par l'un de ses descendants. Il l'accompagne de ses propres commentaires. C'est ainsi qu'il nous apprend que Félix d'Hérelle n'est pas son vrai nom, qu'il n'est pas né au Canada comme il le prétend, mais à Paris et qu'il ne détient aucun diplôme ! De plus, la préface du professeur Maxime Schwartz tend à accentuer l'aspect un peu trouble du personnage. Néanmoins, j'ai lu cette autobiographie sans aucune arrière-pensée : pour le bactériologiste que je suis ce livre est tout à fait passionnant. Dans un premier temps, on y apprend que l'auteur a beaucoup voyagé. On le voit au Canada, au Guatemala, au Mexique, en Argentine, en Afrique du Nord, en Inde, en Égypte, aux États-Unis, en Union Soviétique et ailleurs encore. Il s'adapte à tous les moyens de transport de l'époque et aux conditions matérielles difficiles dans lesquelles il doit travailler. C'est en observant que les personnes ayant contracté la rage préféreraient se rendre à Saint-Hubert en Belgique pour y subir l'opération de "la taille" avec un fil de la Sainte Étoile, plutôt qu'à l'Institut Pasteur où le savant venait de mettre au point un vaccin permettant de traiter la maladie que Félix d'Hérelle se passionne pour la microbiologie. Clin d'œil à la période charnière entre les croyances populaires et religieuses et le raisonnement scientifique donnant naissance aux sciences nouvelles de la microbiologie et l'immunologie.

Félix d'Hérelle tient à montrer qu'il suit la trajectoire de Pasteur en travaillant d'abord sur les fermentations (il cherche à fabriquer du whisky par fermentation du sirop d'érable), avant de s'intéresser comme lui aux maladies des insectes puis aux maladies infectieuses chez l'homme. Sur les traces de Pasteur qui avait éliminé les lapins du domaine de Mme Pomery en 1887 en répandant du bacille du choléra des poules (*Pasteurella multocida*), d'Hérelle lutte contre les invasions de sauterelles en les infectant par une bactérie qu'il a lui-même décrite, *Coccobacillus acridiorum* (*Aerobacter aerogenes* var. *acridiorum*). Dans le cadre de l'étude du pouvoir pathogène des bactéries, il travaille un temps sur ce qu'il appelle les "maladies artificielles" en injectant des germes pathogènes à des animaux sains, qu'ils y soient sensibles ou non. Il regrette de ne pas avoir pu consacrer plus de temps.

Son principal mérite est d'avoir observé et interprété l'apparition de "taches vierges" sur ses cultures de *C. acridiorum*. Après avoir remarqué que ces taches à "l'emporte-pièce" apparaissaient peu fréquemment et d'une manière aléatoire, il émet l'hypothèse que ce phénomène doit être généralisable. À la manière de Beijerinck qui, en 1898, avait montré que la mosaïque du tabac était due à un nouvel élément infectieux ultrafiltrable, il filtre sur de la porcelaine des selles de malades atteints de typhoïde dans le but montrer que c'est un virus qui est responsable de la maladie, la salmonelle n'étant que le microbe

de sortie. Il n'obtient aucun résultat, étant bien conscient que la proportion de germes pathogènes était trop faible au sein de la flore commensale. Poursuivant son idée, il filtre alors des selles de patients dysentériques et mélange le filtrat avec une culture de bacilles dysentériques. Quelques heures après, il étale sa culture sur un milieu gélosé et, après incubation, obtient des taches transparentes identiques à celles obtenues sur les coccobacilles des sauterelles. Le phénomène est donc bien généralisable ! En répétant ces opérations il constate que les taches claires apparaissent à partir des dernières selles avant la guérison du patient : le "virus" n'est pas à l'origine de la maladie mais, au contraire, il permet la guérison ! À partir des filtrats il multiplie le virus sur des cultures bactériennes et obtient un liquide concentré capable de rendre transparent un tube de culture de bacilles dysentérique. Il appelle "bactériophage" ce virus capable de lyser les bactéries. Il veut alors se servir de ses préparations phagiques pour guérir la maladie. Il réalise ses premières expérimentations sur des poules atteintes de typhose (infection par *Salmonella Gallinarum*). Après avoir isolé les phages, il les mélange à de l'eau de boisson des poules : les animaux malades guérissent et l'épizootie cesse, car la poule diffuse dans ses selles les phages mangeurs de bactéries. Dans un deuxième temps, il guérit un enfant atteint de dysenterie en lui faisant boire une préparation concentrée de phages. Le traitement a ainsi été généralisé aux dysenteries, typhoïde, paratyphoïde et diarrhées de l'enfant. Ses travaux ont été présentés à l'académie des sciences par Roux en 1917. Des cultures de phages ont été testées pour enrayer la peste en Égypte et le choléra en Inde.

En revanche, on peut noter un côté sombre chez ce personnage : à plusieurs reprises il assure posséder des cahiers entiers de résultats qu'il n'a pas publiés. Ce qui peut laisser un doute sur leur pertinence. Désagréable aussi lorsqu'il dit de Roux que "comme tous les faibles, c'était aussi un violent qui commençait à vociférer et finissait par céder à qui lui tenait tête". Quant à Calmette, "...ce fut mon ennemi déclaré, il m'a poursuivi de sa haine pendant tout le reste de sa vie". Félix d'Hérelle fait une très mauvaise publicité au vaccin vivant BCG de Calmette en soutenant que des mutations réverses lui redonneront son pouvoir pathogène. On est aussi mal à l'aise lorsqu'il s'étonne que personne n'ait voulu essayer le traitement contre le tétanos qu'il voulait mettre au point en vidant le patient désespéré de son sang, tout en le remplaçant par de l'eau physiologique, afin que la toxine sorte de la cellule nerveuse par exo-osmose !

La parution de ce livre est concomitante avec la prise de conscience d'une crise majeure dans le domaine de la résistance des bactéries aux antibiotiques. Ce sont les antibiotiques qui ont empêché le développement des traitements par les phages et c'est la résistance à ces mêmes antibiotiques qui les remettent sur le devant de la scène.

Si des laboratoires russes, polonais ou géorgiens n'ont jamais réellement abandonné ces traitements, on s'y intéresse de nouveau, comme ces médecins de l'Hôpital de la Croix-rousse à Lyon qui ont très récemment guéri deux patients en impasse thérapeutique d'infections ostéoarticulaires à bactéries multirésistantes par application sur la plaie des phages correspondants. Le Docteur Alain Dublanche a bien fait de nous rappeler l'existence de ce personnage hors du commun. La phagothérapie est-elle de retour ?

François Renaud

PERILLI Lorenzo - *Vocum Hippocratis Glossarium (Galen's Hippocratic Glossary)*, Berlin, Walter De Gruyter, 2017 (Corpus Medicorum Graecorum V 13,1), 417 pages.

Il s'agit là de la première édition critique du glossaire hippocratique de Galien, seul ouvrage lexicographique du médecin de Pergame, si attaché à la propriété des termes, et

premier lexique alphabétique de toute la littérature occidentale. Elle applique toutes les règles de l'art, particulièrement difficile vu le genre même de l'œuvre, et l'existence de 28 manuscrits grecs, ce qui dit assez son succès. Cette petite œuvre a été rédigée pour un certain Teuthras, concitoyen de Galien, camarade d'études, mort à Rome sous le premier assaut de la peste antonine (De indolentia 34-35), quand le futur prince des médecins avait 33 ans ; le Glossaire était alors terminé, du moins son premier jet, à l'évidence repris par la suite puisqu'il s'y trouve des traces bien repérables d'ouvrages galéniques écrits plus tard. Ce Theutras a joué aussi un rôle dans l'établissement de la bibliographie de Galien, car il possédait les papiers du médecin Eumène, rassemblés par lui tout au long de sa vie et de ses voyages, lesquels passèrent à Galien à sa mort.

L'introduction de l'ouvrage précise que l'ordre de présentation des mots hippocratiques suivra l'ordre alphabétique des 'glosses', c'est-à-dire des mots difficiles pris en considération, mots qui autrefois étaient d'usage courant mais ne le sont plus. Un tel face-à-face avec les mots est une situation fascinante et pose le problème d'une langue scientifique internationale, qui, utilisée par tous, perdra sa variété, problème que j'avais évoqué devant l'Académie de médecine : "Est-il besoin d'une langue scientifique internationale ? Perspective historique", *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 185, 8, 2001, 1529-1537. Ce recueil est un régal, avec par exemple pour la lettre p : paralampe (à ne pas confondre avec le leucome), pemphigode (vésiculeux ou bulleux), pneumatode (plein d'air).

Lorenzo Perilli, qui s'était lancé dans la carrière avec une thèse sur *Il lessico intellettuale di Ippocrate*, est professeur à Rome. Il utilise sa langue maternelle, l'italien, pour ce livre majeur, ce que j'approuve absolument, ayant bien réfléchi sur la question qui s'est posée au moment de l'explosion de l'érudition médicale en Europe au XIX^{ème} siècle, et présenté là-dessus une communication devant la Société des antiquaires de France, "La traduction des textes scientifiques grecs ; la position de Daremberg et sa controverse avec Greenhill", *Bulletin de la société des antiquaires de France*, 1994, 296-307.

Bref, ce n'est pas un livre à lire d'affilée, de a jusqu'à z ; c'est un livre à méditer, une mine de réflexion, bien au-delà des pures ecdotique, édition, philologie et j'en passe. Des considérations très médicales, et même des notions de philosophie scientifique, qui toucheront nos lecteurs de toutes origines.

Danielle Gourevitch

DURIS Pascal et DIAZ Elvire - *La fabrique de l'entomologie. Léon Dufour (1780-1865)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2017, 333 pages.

Cet intéressant ouvrage est la première biographie du médecin et entomologiste français Léon Dufour. Né à Saint-Sever (Landes) d'un père médecin et d'une mère issue d'une famille locale de juristes, Léon Dufour effectue ses études de médecine à Paris de 1799 à 1806. C'est à l'occasion de ce long séjour parisien qu'il assiste aux séances publiques de l'Institut où s'expriment Cuvier, Geoffroy St Hilaire, Gay-Lussac. Il rencontre également d'autres naturalistes de renom de l'époque et, en particulier, Pierre André Latreille (1762-1833), "le prince français de l'entomologie". Léon Dufour commence avec lui une longue relation scientifique et amicale qui prendra fin avec la mort de Latreille. Ces rencontres contribuent à sa formation intellectuelle et guident toutes ses recherches ultérieures. Une fois sa thèse de médecine soutenue, en 1806, Léon Dufour est appelé par sa famille à revenir à Saint-Sever. Le voyage aller s'était fait en

quatre jours, le voyage de retour prendra quatre mois au cours desquels il visitera la vallée du Rhône, la région de Marseille et de Toulouse. Il rédige un journal de voyage, document intéressant sur la vie quotidienne de la province française, dont Duris et Dias donnent quelques extraits. Ce voyage est aussi l'occasion de collectes naturalistes avec en particulier la constitution d'un herbier. Dufour n'a pas véritablement le temps de s'installer à Saint-Sever, car il s'engage en 1808 comme médecin ordinaire des armées napoléoniennes en Espagne. Engagement motivé par l'isolement relatif ressenti à Saint-Sever, par un intérêt financier peut-être et surtout par l'attrait de nouveaux horizons géographiques facilitant ses collectes naturalistes. Il apprend à dessiner au cours de ses années militaires et publie son premier mémoire sur une nouvelle espèce d'insectes dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle de Paris* en 1811. Son mémoire est retenu avec quelques réticences en raison d'une description anatomique un peu faible, ce qui va inciter Dufour à faire l'achat d'un microscope dès 1812. En 1814, apprenant la mort de son père, il quitte l'armée pour prendre sa succession et définitivement s'installer à Saint-Sever. Il y poursuit pendant de nombreuses années ses activités de médecin et de naturaliste. Il publie de très nombreux travaux entomologiques dans les revues d'excellence de l'époque et décrira des dizaines de nouvelles espèces d'insectes ainsi que leur organisation anatomique interne. C'est à l'occasion d'une de ces dissections qu'il découvre un nouveau groupe de protistes parasites, les Grégarines, "genre de ver qui vit en troupeau dans les intestins de divers insectes". Les spécialistes de ces parasites, Isabelle Desportes et le regretté Jean Théodoridès (ancien président de la Société Française d'Histoire de la Médecine), citaient de mémoire cette définition. Léon Dufour est en contact avec la communauté entomologique de son temps malgré la distance géographique et les difficultés de communication. Il devient membre correspondant de l'Académie des Sciences en 1830. Il est même sollicité pour occuper la chaire d'entomologie au Museum National d'Histoire Naturelle mais Dufour ne souhaite pas y postuler. Il reçoit le prestigieux Prix Cuvier en 1860 pour ses "travaux sur l'organisation des animaux articulés". Trois ans auparavant le prix avait été décerné au fameux naturaliste anglais, Richard Owen, inventeur du mot "dinosaur". Léon Dufour sera finalement nommé président honoraire de la société entomologique de France en 1860. La fréquentation de la nature pour collecter des insectes, des plantes et des lichens (dont il était également spécialiste) a certainement contribué au maintien d'une forme physique étonnante puisqu'il effectua une dernière ascension du pic du Midi de Bigorre (2877 mètres) à l'âge de 83 ans. À son décès, son éloge funèbre est prononcé par son ami Alexandre Laboulbène, médecin parisien de renom, professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine mais aussi entomologiste. Léon Dufour est certainement un entomologiste majeur du XIX^{ème} siècle mais il ne soupçonnera pas la responsabilité des insectes dans la transmission de certaines maladies infectieuses. Le rôle des moustiques dans la transmission de la fièvre jaune ne sera mis en évidence par Finlay qu'en 1881. L'ouvrage de Pascal Duris et Elvire Diaz est une magnifique étude sur la vie scientifique de l'époque. Il est remarquable par son érudition, sa facilité de lecture et montre combien une pratique médicale quotidienne n'empêchait pas une activité scientifique naturaliste de haut niveau, même dans une petite ville de province. L'ouvrage est complété par la liste de ses publications et des très nombreuses nouvelles espèces d'insectes, de micro-organismes, de plantes et des lichens décrites par lui-même. Un index des personnes citées dans l'ouvrage est également disponible pour tous ceux effectuant des recherches sur les naturalistes de l'époque. L'ouvrage est illustré de nombreux documents (photos,

copie de publications, lettres...) qui auraient mérité d'être imprimés sur papier glacé. Ce livre passionnera non seulement les entomologistes mais aussi les historiens des sciences et tous ceux intéressés par la vie scientifique du XIX^{ème} siècle. Quelques chapitres et paragraphes sont consacrés à la description de l'activité médicale dans une petite ville de province au XIX^{ème} : "Le médecin naturaliste", "De la médecine à la politique", "Médecine et entomologie", "L'herbier du médecin". Les auteurs remarquent que c'est "le corps médical qui donne à la zoologie le plus de passionnés des insectes". De fait les beaux jours sont propices au développement des insectes et voient le nombre des malades reculer sensiblement... d'où du temps à consacrer à ce "loisir distingué". Laissons Pascal Duris et Elvire Diaz conclure sur la carrière de Dufour : "pour en arriver là, il a eu à surmonter bien des difficultés inhérentes à son éloignement de la capitale : aléas d'une correspondance souvent coûteuse, absence presque totale de documentation scientifique, lenteurs excessives dans la publication de ses mémoires. Autant de soucis dont l'habitant du foyer des sciences qu'est Paris n'a que peu d'idée".

Jean Dupouy-Camet

ZAMPIERI Fabio - *Il metodo anatomo-clinico fra meccanicismo ed empirismo. Antonio Malpighi, Antonio Maria Valsalva, Giovanni Battista Morgagni*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2016, 440 pages. Illustrations, bibliographie.

Le titre indique clairement la démarche suivie : étudier la naissance et l'évolution de la méthode anatomo-clinique à travers l'œuvre de trois médecins italiens successifs des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Plus exactement, il s'agit de montrer comment s'est construite la méthode de Morgagni à partir des conceptions anciennes de la maladie et du corps. Cette étude historique est aussi chronologique et plonge ses racines dans la médecine de Galien. Un premier chapitre est donc consacré à la place qu'occupent les conceptions des fonctions du corps et les explications des pathologies chez le médecin antique dans les débats entre médecine moderne et médecine empirique des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Certes, ce chapitre permet à l'auteur de préciser ultérieurement les limites de la rupture épistémologique opérée par Morgagni, mais on peut regretter sa longueur excessive et le recours systématique aux études modernes au lieu des textes originaux, les discussions proprement dites étant reportées dans les notes de bas de page, abondantes et détaillées. L'apport de la médecine arabe dans la pratique médicale et le développement de l'anatomie descriptive au XVI^{ème} siècle n'ont pas davantage retenu l'attention de l'historien, qui s'intéresse essentiellement à reconstruire les modèles sur lesquels la pensée de Morgagni s'est construite.

Marcello Malpighi (1628 Bologne-1694 Rome) fournit un premier modèle mécanique, inspiré des modèles galiléens. Professeur d'anatomie à Bologne, médecin du pape Innocent XII, Malpighi est connu pour ses observations faites au microscope ; c'est ainsi qu'en 1659 il donne une première description de la rate et qu'il découvre les capillaires deux ans plus tard. Sous l'influence de Descartes, il considère les glandes comme des machines, des filtres pour séparer les éléments constitutifs du sang, et élabore la première théorie du système glandulaire (reins, rate, foie et poumons). Mais l'observation macroscopique lors des dissections ne lui paraît plus suffisante pour expliquer la nature et la fonction des parties du corps dans l'économie de l'organisme vivant. L'observation au microscope de petites particules préparées lui permettra de définir une "anatomie subtile" (*De pulmonibus observationes anatomicae*, Bologne, 1661), qu'il étendra par analogie à l'anatomie comparée et à celle des plantes. La maladie sera perçue comme une "expé-

rience de la nature” (*De polypo cordis dissertatio*). L’auteur évoque les controverses de Malpighi avec Lipari et Sbaraglia, et résume en conclusion la position de Malpighi qui considère que les trois anatomies (anatomie subtile, anatomie comparée et anatomie des plantes), l’étude de la philosophie naturelle, de la pathologie, de la thérapeutique et de la mécanique sont non seulement utiles mais nécessaires au développement de la médecine (*non parum juvat, et omnino necessarium est*) (p. 139).

Antonio Maria Valsalva (1666-1723), élève de Malpighi, fit des études de philosophie et de médecine à Bologne, où il devint professeur d’anatomie, et fut président de l’Académie des Sciences. Il eut pour élève Giovanni Battista Morgagni qui édita les œuvres complètes de son maître ainsi que sa biographie en 1740 (*De aure, Dissertationes anatomicae*). Ses travaux se partagent entre l’observation clinique, la chirurgie et l’anatomie et portent essentiellement sur l’anatomie de l’oreille moyenne et interne. Il travailla avec le mathématicien Rondelli (p. 154) pour mesurer et modéliser la constitution mécanique des organes, leur “machine”, pour comprendre la transmission des sons et découvrit que le labyrinthe et le canal semi circulaire sont les instruments spécifiques de la perception des sons ; il peut être considéré comme un pionnier dans les recherches interdisciplinaires, puisque ce modèle mécanique a ensuite été transféré à la fabrication et à l’amélioration d’instruments de musique. Il a laissé son nom à plusieurs structures anatomiques et à certaines manœuvres (technique d’équilibrage de la pression de l’oreille). Enfin, il conçoit la pathologie comme une “expérience” qui permet de comprendre la structure et la fonction normale du vivant (p. 164), dans un chapitre très court mais très riche sur le plan des concepts.

Le dernier chapitre, le plus long, est consacré à une présentation de Jean-Baptiste Morgagni, en italien Giovanni Battista Morgagni (1682 Forli - 1771 Bologne) et à une étude de son ouvrage magistral, *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*. Après avoir étudié la médecine et la philosophie à Bologne, Morgagni exerça d’abord à Forli sa ville natale, puis en 1711 il fut nommé professeur d’anatomie à Padoue, où il occupa pendant cinquante ans la chaire d’illustres prédécesseurs, Vésale, Colombo, Fallope et Fabrice d’Acquapendente. Il fut appelé le père de méthode anatomo-clinique : celle-ci consiste à comparer des symptômes cliniques observés du vivant et d’éventuelles structures pathologiques découvertes par les autopsies cadavériques et identifiées comme n’étant pas des altérations *post mortem*. Ces recherches s’opposent aux théories vitalistes qui considèrent la maladie comme un phénomène global, affectant tout le corps humain, comme une lutte entre des forces vitales et des forces pathologiques dans le corps. Il critique donc aussi bien Théophile Bonet (1620-1689) et son *Sepulchretum* que la *Bibliotheca anatomica* de Manget dans une série de *Controversia anatomica* (p. 214), et leur oppose son grand traité *De sedibus*. C’est une des parties les plus détaillées dans l’ouvrage de Zampieri et les plus utiles pour comprendre la nature de la méthode anatomo-clinique. Le *De sedibus* comprend 5 livres, qui se succèdent *a capite ad calcem*, comprenant des avancées majeures dans la description anatomique du système cardio vasculaire et des capillaires. D’une grande érudition historique et philologique, ces livres ont pour but d’aider le médecin à localiser la maladie et à rechercher ses causes, qui peuvent être une lésion organique, mais plus souvent un trouble fonctionnel.

Dans le contexte des doctrines médicales du XVIIIème siècle, Morgagni apparaît à la fois comme l’héritier des théories humorales et mécaniques antérieures et l’initiateur de l’anatomie pathologique définie comme une discipline fondamentale et interdisciplinaire mettant en jeu clinique, chirurgie, méthode expérimentale et conceptualisation.

Jacqueline Vons

TEYSSOU Roger - *La Thérapeutique de Fracastor. Lexique des médicaments*, L'Harmattan, Acteur de la Science, 2017, 197 pages (ISBN 978-2-343-1345269)

L'ouvrage *De contagione et contagiosis morbis et eorum curatione Libri III*, de Jérôme Fracastor, est un important traité, publié à Venise en 1546, dans lequel le célèbre médecin formule son hypothèse novatrice concernant les causes des maladies contagieuses. C'est au troisième livre de cette œuvre, consacré au traitement des maladies, que Roger Teyssou consacre son nouvel ouvrage. Celui-ci représente une continuation des recherches menées par l'auteur en histoire de la médecine, par exemple, le *Dictionnaire Mémorable des remèdes d'autrefois* (L'Harmattan, "Acteur de la Science", 2007), dont les articles ont été ici refondus et enrichis d'informations puisées à d'autres pharmacopées, du XVI^{ème} au XX^{ème} siècle, et en même temps - selon l'aveu d'un Avant-propos par moments un peu lourd à cause des énumérations trop détaillées, convenant plus à une étude historique qu'à l'introduction à un lexique -, un complément de son étude *Jérôme Fracastor (1478-1553). De la nature des choses à la nature des germes* (L'Harmattan, "Acteur de la Science", 2017).

La Thérapeutique réunit plus de cent soixante entrées classées par ordre alphabétique et scrupuleusement documentées, chacune décrivant le nom (préparations médicamenteuses, simples, médicaments non-composés des règnes végétaux, animaux et minéraux), les propriétés et les indications d'un médicament. Mais l'auteur ne se contente pas de mettre le traité de Fracastor dans la perspective de ses sources ; en allant plus loin, il retrace la carrière postérieure des remèdes étudiés par l'humaniste italien, dont les nouvelles vertus thérapeutiques sont découvertes au fil des siècles, en fonction des progrès de la pharmacologie et des sciences connexes. L'exposé de Fracastor se trouve ainsi enrichi par les apports de *L'Histoires des plantes* de Leonhart Fuchs (1560), des *Commentaires* d'André Matthioli (1579), de *La Pharmacopée des dogmatiques réformée* de Joseph Duchesne (1629), de *La Pharmacopée raisonnée* de Johann Schroeder (1698), de *la Matière médicale réformée* de Louis Vitet (1780), ou de *l'Archéologie végétale des simples* de Victor Heursel-De Meester et Robert Delmotte (1912) - et cette liste pourrait être bien allongée. Le recours aux pharmacopées de dates plus récentes fait que la publication de Roger Teyssou n'est pas simplement une contribution, plutôt synchronique, à l'étude du *De contagione* ; c'est aussi un ouvrage encyclopédique, fruit de l'érudition de l'auteur, qui guide le lecteur à travers les méandres de l'histoire des médicaments anciens.

Mais ce qui fait la force de cette œuvre en fait aussi une relative faiblesse. En voyant le titre, le lecteur s'attend à une étude de lexicographie médicale portant sur les traités scientifiques de Jérôme Fracastor ; il reçoit, cependant, on vient de le dire, une encyclopédie des médicaments qui ne prend Fracastor que pour point de départ. Malgré ce défaut, l'ouvrage de Roger Teyssou présente un très vif intérêt pour les spécialistes de Fracastor et les historiens de la médecine ainsi que pour les amateurs de l'ancienne pharmacopée.

Il reste à formuler quelques réserves sur l'aspect technique de la publication. Les dates de naissance et de mort des médecins allégués reviennent dans chaque notice. C'est sans doute utile pour celui qui ne consulte qu'une seule notice ; mais, dans l'économie de l'ensemble du *Lexique*, cela cause des répétitions superflues qu'on aurait pu éviter en ajoutant un index des noms cités accompagnés de ces dates. Ici et là les italiques manquent, ailleurs ils sont en trop ; tantôt c'est un point qu'on aimerait voir en fin de phrase. Bref,

le livre de Roger Teyssou aurait gagné en élégance si les normes de publication avaient été respectées avec plus de rigueur.

Magdalena Koźluk

TEYSSOU Roger, *Jérôme Fracastor (1478-1553). De la nature des choses à la nature des germes*, Paris, L'Harmattan, 2017, 130 p., 15€.

L'auteur s'est toujours intéressé à la médecine et aux remèdes de la Renaissance. Il publie aujourd'hui deux ouvrages avec comme point commun la figure emblématique de Jérôme Fracastor. Le second ouvrage (analysé également dans ce numéro) s'intéresse à *La Thérapeutique de Fracastor. Lexique des médicaments*. Le premier comprend à la fois un bref rappel biographique sur Fracastor, une étude sur son œuvre médicale et ses deux ouvrages fondateurs, une longue énumération de ses héritiers et enfin une partie sur les traitements de cette époque. Fracastor, le précurseur de la contagion "animée" sert, en fait, de fil conducteur à une étude plus générale sur les notions de contagion et d'infection. Il ne s'agit donc pas d'une biographie de Fracastor et effectivement l'on apprend guère de notions nouvelles sur la vie et l'œuvre de Fracastor. L'avancée des connaissances sur la nature des maladies dites contagieuses, de Lucrèce à Pasteur (en passant par Semmelweis), est en revanche plus intéressante.

Fracastor est surtout connu pour avoir inventé le personnage de Syphile, berger atteint de la maladie, dans ce grand poème latin : *Syphilis, sive morbus gallicus* paru à Vérone en 1530. Ce nom propre sera donné à la maladie - la vérole, grosse vérole ou mal français - tout d'abord par Fracastor lui-même, avant d'être pratiquement oublié jusqu'à sa renaissance à la fin du XVIII^{ème} siècle. Il est dommage toutefois que l'excellente traduction de Jacqueline Vons (présidente d'honneur de notre société) de *La Syphilis ou le mal français* paru en 2011 aux éditions *Les Belles Lettres* ne soit pas citée. Son appareil documentaire et critique est on ne peut plus complet. Cela aurait évité l'erreur d'une hypothétique édition originale publiée en 1526 (p. 21 et 42). Par ailleurs, dire que la syphilis était arrivée entre 1484 et 1495 (p. 47) est un peu vague si l'on admet l'origine américaine de la maladie (les premiers malades sont décrits en 1493).

Fracastor est moins connu pour avoir écrit un traité sur la contagion et les maladies contagieuses : *De contagione et contagiosis morbis et curatione libri III*, paru à Venise en 1546. Et pourtant c'est un ouvrage précurseur "Pour le médecin et humaniste Jérôme Fracastor, la maladie infectieuse naissait et se propageait d'organismes en organismes par l'intermédiaire de minuscules semences vivantes, vecteurs spécifique des maladies épidémiques. Son message novateur ne fut pas entendu. Il fallut plus de trois siècles pour que les médecins le comprennent..." Ainsi sont étudiées fièvres pestilentes (typhoïde), la fièvre lenticulaire (le typhus), le charbon et les bubons pesteux, la rage, la phtisie, la variole et la rougeole, la syphilis (et ses traitements gaïac et mercure) et l'éléphantiasis (lèpre). "Les héritiers de Fracastor" représente un long chapitre citant chronologiquement tous les médecins ayant peu ou prou repris les idées de Fracastor sur la contagion. "Les traitements" est un chapitre court mais dense sur les médications avec leurs indications dans les maladies contagieuses mais surtout un rappel des principes de soins selon les tempéraments et les maladies. L'on apprend ainsi que Fracastor emploie 175 remèdes pour traiter les maladies qu'il considère comme infectieuses ! La "conclusion" de 16 pages n'en est pas une : elle poursuit les principes de traitements avant de s'interroger enfin sur le pourquoi de l'échec de la théorie fracastorienne dans le monde médical : les réponses de l'auteur sont l'attachement obstiné de médecins aux enseignements de

Galien et à la séduction exercée par la génération spontanée. Une bibliographie abondante et un index des noms propres complètent utilement l'ensemble.

En somme, malgré des aller-retours incessants et parfois fatigants entre Fracastor, les maladies et la thérapeutique, c'est un petit ouvrage utile pour qui voudrait découvrir Fracastor mais surtout connaître l'évolution des idées sur la contagion et les maladies contagieuses.

Jacques Chevallier

MONTAGNE Véronique - *Médecine et rhétorique à la Renaissance. Le cas du traité de peste en langue vernaculaire*, Paris, Classiques Garnier, 2017, 443 pages, ISBN 978-2-406-06025-3 ; ISSN 2108-5471)

Les ouvrages de médecine au sein de la modernité ont déjà inspiré maintes recherches, mais l'importance, ne serait-ce que numérique, des publications scientifiques parues à cette époque-là justifie les efforts réitérés pour décrire ce riche patrimoine. Aussi ne peut-on que saluer l'étude de Véronique Montagne sur la rhétorique dans les traités de peste en langue vernaculaire. Le corpus de textes soumis à l'analyse a été déterminé avec précision : tous écrits en français, conçus par des spécialistes de diverses disciplines (médecins, chirurgiens, apothicaires) et publiés entre 1512 et 1604, c'est-à-dire à une période qui voit s'affronter l'ancien et le nouveau en matière de médecine. L'objectif que se propose l'auteure pourrait se résumer dans cette question : "Qu'est-ce que les figures, considérées comme variations du discours scientifique exemplaire qui est en train de se mettre en place [...], nous disent du contexte épistémologique et rhétorique qui est celui des traités de peste de la Renaissance" (p. 28). Dès l'Introduction à l'étude, le lecteur apprend donc que, *primò*, Véronique Montagne se concentre sur les figures analogiques et, *secundo*, que son projet est plus ambitieux que ne le suggère le titre, aux questions rhétoriques explicites se joignant des problèmes de connaissance.

Le livre se divise en quatre parties (ou chapitres ? – il eût été utile de le préciser). La première, "Les figures analogiques" (p. 37-111), envisage les critères généraux permettant de circonscrire la notion de figure. La deuxième, "Que nous apprennent les figures" (p. 113-261), porte essentiellement sur le système de l'énonciation dans les traités de peste, avec un accent mis sur la construction de l'*èthos* d'écrivain-médecin ; chose fondamentale, car pour instruire le lecteur, le locuteur doit d'abord convaincre celui-ci qu'il est digne de foi. Dans la troisième partie, "La figure analogique contextualisée" (p. 267-311), l'auteure se penche sur la place des figures dans le cadre de la dialectique médicale, ce qui lui permet de situer l'art de l'Esculape dans le cadre, plus vaste, de la pensée renaissante. La dernière partie, enfin, "Fonctions des saillances figurales" (p. 315-386), saisit les figures depuis la perspective de leurs actions sur le lecteur ; parmi elles on observe, à côté du *delectare* et du *docere*, une rhétorique du *pathos* censée faire peur au lecteur - une dimension surprenante pour un esprit positiviste, mais naturelle pour un homme du XVI^{ème} siècle. La conclusion, au lieu d'être un simple résumé de l'étude, apporte une synthèse pénétrante qui en élargit les horizons. L'ensemble de la dissertation est construit de façon limpide, l'argumentation puis les conclusions après chaque chapitre aidant à suivre la pensée de l'auteure.

Dans sa recherche, Véronique Montagne adopte une approche pluridisciplinaire, à la croisée de l'histoire de la médecine, de la rhétorique et de l'histoire des idées. Par ses analyses minutieuses d'un corpus de textes cohérent et par ses synthèses intelligentes, elle fournit un éclairage pertinent du discours médical à une époque où la pensée analo-

ANALYSES D'OUVRAGES

gique, perçant les mystères du grand Livre du Monde, possède des vertus herméneutiques incontestables. On pourrait certes attendre un développement plus ample et plus précis sur l'*exemplum* narratif : la définition citée p. 122 correspond à l'*exemplum* religieux destiné à l'évangélisation, alors que les médecins utilisent un *exemplum* laïcisé qui, dans l'*épistémè* de l'époque, est souvent appelé à jouer le rôle d'un argument (valeur cognitive) ou d'une preuve (valeur probative) non dépourvus de charme esthétique et qu'on rencontre dans les traités d'Ambroise Paré, de César Morin ou de Jean Cassal. On pourrait aussi émettre un doute sur la possibilité de considérer le traité de peste comme un "genre" : le XVI^{ème} siècle connaît bien les styles, les manières ou les formes d'écriture mais reste plutôt étranger à la notion de genre. On pourrait enfin reprocher à l'auteure quelques lacunes dans l'Index ou une datation inexacte (*Propriété et vertu des eaux, et des herbes... Composé par les medecins de la cité de Basle* remonte probablement au début des 1530). Mais ce sont là de menues imperfections qui ne remettent pas en cause la qualité de cette étude, bien documentée, riche et originale, qui représente une contribution notable à l'histoire de la médecine et, en particulier à celle de la "Dame peste".

Magdalena Koźluk
Université de Łódź